

ROMULO GALLEGOS A LA LUMIERE DE HUMBOLDT

Au cours de ma carrière universitaire, j'ai eu trois contacts prolongés avec le Venezuela, sa terre et ses hommes, sa littérature et sa culture. Tout d'abord, avec Romulo GALLEGOS, qui, dès la publication de Doña Bárbara a connu très rapidement la célébrité en s'affirmant comme un classique de la littérature hispano-américaine. Nous l'étudiions déjà dans le cycle secondaire des Lycées et Collèges avant la guerre, dans les années 38/39 ; il figurait au programme des Universités et des générations entières d'hispanistes et d'hispano-américanistes continuent de s'abreuver à cette source inépuisable.

Mon second contact avec le Venezuela a été le long voyage de 10 ans que j'ai fait sur les traces du savant Alexandre de HUMBOLDT ; j'ai découvert avec lui la terre vénézuélienne, de Caracas à Barcelona, de Puerto Cabello à la Péninsule d'Araya, de San Fernando de Apure à Angostura, en remontant avec lui le superbe Orénoque jusqu'à San Carlos de Rio Negro et le Casiquiare.

Il y a quelque temps, je relisais le roman de Romulo GALLEGOS, et un certain nombre de coïncidences ou de correspondances entre le romancier et le savant allemand du siècle dernier me sont venues à l'esprit. J'ai remarqué par exemple que HUMBOLDT a observé les llanos, à San Fernando de Apure en mars-avril 1800 et que GALLEGOS, pour écrire son roman, se trouvait lui aussi dans la même région, à la même saison de l'année en 1927.

HUMBOLDT, en observateur scientifique d'un milieu géographique totalement inconnu en Europe, décrit avec minutie le paysage des llanos, où, dit-il, la terre et le ciel se confondent et où la monotonie de ces immenses plaines n'est interrompue que par quelques rares palmiers. HUMBOLDT souligne le caractère imposant, mais triste et lugubre de ces parages. Comparant les llanos avec avec d'autres paysages semblables de l'Amérique, de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, il remarque la spécificité de leur situation et de leur climat : aspect désertique en temps de sécheresse et verte prairie à la saison des pluies. Il nous en présente une description totale : géologie, orographie, botanique, zoologique, météorologie, etc... Mais il n'oublie pas l'homme. A la ferme du Caïman (hato del Cayman), à Calabozo, ou à celle de San Antonio (près

de San Fernando), il observe le personnage typique du Llano, le peón llanero, toujours à cheval, nu jusqu'à la ceinture et armé d'un lance. Ces rudes cavaliers, qu'ils soient libres, esclaves ou affranchis, sont en majorité des pardos (hommes de couleur), se consacrent exclusivement à l'élevage des immenses troupeaux de chevaux ou de vaches qui parcourent les savanes en liberté. HUMBOLDT remarque le caractère dangereux de cette population éparsée, semi-nomade, sans éducation, sans autre loi que celle de la force, instable, et qui pratique la contrebande des peaux à grande échelle, et parfois attaque et dévalise les voyageurs ou les caravanes. Mais voilà que, dans ces déserts barbares, incultes, où, semble-t-il, l'on peut discerner les premiers âges de l'humanité, voilà que HUMBOLDT fait la connaissance, à Calabozo, agglomération de 5.000 âmes, de Carlos del POZO, modeste employé de la Régie des Tabacs. Cet autodidacte, sans avoir jamais vu un seul instrument scientifique de mesure, et aidé seulement de deux livres de Physique qui étaient arrivés jusqu'à lui on ne sait comment (Le Traité de Sigaud de LA FOND et les Mémoires de FRANKLIN) avait réussi à construire, avec une habileté et un talent extraordinaires, un laboratoire de physique "presque aussi complet, précise HUMBOLDT, que le possèdent nos physiciens en Europe". Et le voyageur chante les vertus de ce savant des llanos, ingénieux et sagace, de telle sorte que, précise-t-il, "mes propres instruments paraissent copiés sur les siens".

Tout cela, Carlos del POZO l'avait réalisé sans connaître les récentes découvertes de GALVANI et de VOLTA, dont les noms "n'avaient point encore retenti dans ces vastes solitudes, ni sans recevoir aucune aide de ses concitoyens. Au contraire, si les habitants de Calabozo étaient fiers de ce physicien habile, la raison de leur orgueil venait plus de l'étonnement et de l'admiration que causaient en eux l'étrangeté et la bizarrerie de son comportement que de la valeur propre de ses découvertes et de la signification profonde de l'attitude scientifique de cet autodidacte. Carlos del POZO était une sorte de phénomène de foire, une exception dans une société naissante dépourvue d'instruction et de culture. Symbole du désir insatiable de l'homme d'avancer, de se perfectionner, en instaurant une pratique et une pensée scientifiques fondées sur la raison, Carlos del POZO présente, à mon sens, quelques similitudes avec le héros de Romulo GALLEGOS, Santos LUZARDO. Les ressemblances sont évidentes, entre cet autodidacte, qui essaie de maintenir la lumière, faible et hésitante et toujours menacée, de la science, du raisonnement, de la pensée libre et souveraine dans un monde de ténèbres, et Santos LUZARDO qui va lui aussi tenter d'introduire dans les llanos les impératifs catégoriques de la nouvelle morale,

fondée sur le savoir, la tolérance, la bonté, en vue d'instaurer de nouvelles formes de vie sociale, en bannissant à jamais la barbarie, la violence, l'ignorance.

Mais les différences entre les deux pionniers sont aussi très grandes. D'abord parce que 127 ans ont passé. Puis, parce que, à l'époque de HUMBOLDT ce qui pouvait passer pour une exception, une curiosité, devient chez Romulo GALLEGOS l'expression d'une nécessité vitale, nationale, civique, Santos LUZARDO n'est plus seul ; il n'est plus l'exception mais l'image de ce que doit être la patrie, c'est-à-dire le contraire de ce que symbolise Doña Bárbara. Santos LUZARDO affirme la naissance prochaine d'une société harmonieuse, fondée sur la raison, le travail, la liberté, le progrès, la convivence et l'amour (Algún día sera verdad).

Mon troisième contact avec le Venezuela, je l'ai eu alors que je préparais l'édition d'un petit livre de textes choisis, où j'ai essayé de présenter, en 120 pages, le Venezuela d'aujourd'hui. C'est alors que je me suis pleinement rendu compte jusqu'à quel point la pensée, les idées et l'action de Romulo GALLEGOS, comme elles s'expriment dans Doña Bárbara et dans son oeuvre littéraire en général, exprimaient déjà et expriment aujourd'hui une réalité vénézuélienne profonde, véritable et vérifiée dans les faits.

En rassemblant et en analysant les documents relatifs au développement humain, économique, social, pédagogique, etc... de ce pays, j'ai pu mesurer les immenses progrès accomplis depuis la publication de Doña Bárbara, c'est-à-dire, depuis les cinquante dernières années. Et, dans toutes ces réalisations, il me semblait retrouver la marque indélébile que Romulo GALLEGOS a laissée dans l'histoire culturelle et mentale de sa patrie. Le message de progrès, d'humanité de tolérance, qu'il lançait dans son roman n'est pas tombé dans l'océan de l'oubli. Il s'est fait vie et action. Il a permis aux idées qui lui étaient chères de s'étendre, de prospérer et en fin de compte de triompher pour s'enraciner profondément dans la conscience et l'action de ses compatriotes.

Je crois que c'est le meilleur hommage que l'on puisse rendre à Romulo GALLEGOS, qui mériterait assurément le titre de Père de la nouvelle patrie qu'il a contribué à fonder.

Charles MINGUET

